

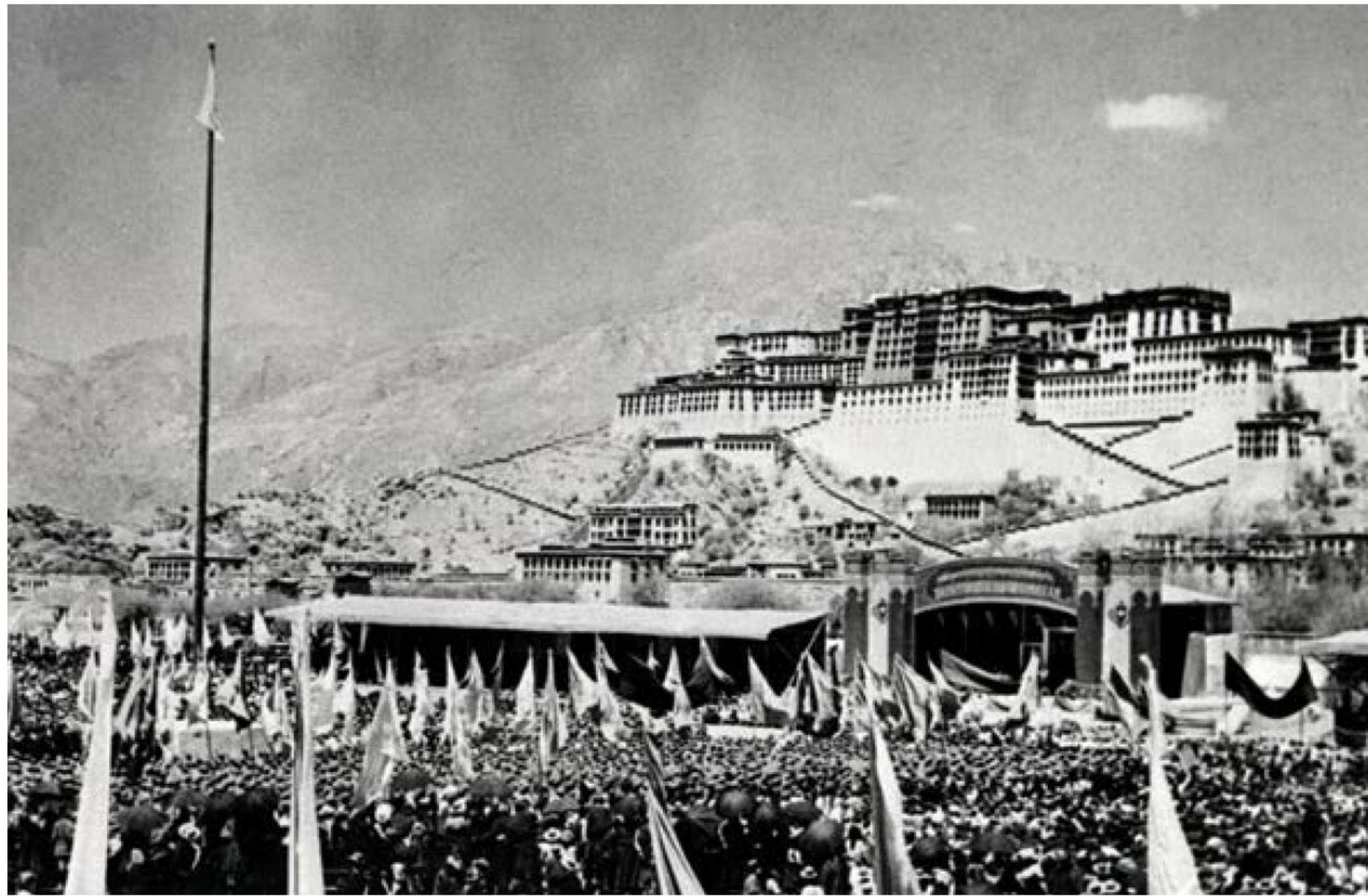
Ils font l'événement

À la recherche du futur dalaï-lama

Passage. Tenzin Gyatso prépare sa réincarnation et a confirmé, en juillet, qu'un successeur serait bientôt désigné. Une décision que rejette déjà la Chine...

Le dalaï-lama a célébré ses 90 ans le 6 juillet dernier. À l'occasion de la semaine de festivités qui lui a été consacrée, le chef spirituel tibétain a assuré que l'institution se maintiendrait après sa mort, mettant fin à plusieurs années d'atermolements sur la question. «J'ai décidé de poursuivre la réincarnation de Sa Sainteté le dalaï-lama, conformément aux souhaits sincères du peuple», a-t-il déclaré depuis le monastère de McLeod Ganj, sur les contreforts de l'Himalaya indien, où il vit depuis 1959.

La question de sa réincarnation, et donc de la survie de l'institution selon la tradition bouddhiste tibétaine, était devenue un enjeu géopolitique, tant le gouvernement chinois entend resserrer son emprise sur la région. Sans surprise, Pékin n'a pas tardé à réagir: «La réincarnation de grandes figures bouddhistes comme le dalaï-lama et le panchen-lama [deuxième plus haut chef spirituel du bouddhisme tibétain, ndlr] doit être désignée par tirage au sort [...] puis approuvée par le gouvernement central», a rétor-



qué le porte-parole du ministère chinois des Affaires étrangères. Ces visées chinoises ne datent pas d'hier. Dès le XVIII^e siècle, la dynastie Qing louche sur cette région riche en ressources naturelles où tous les fleuves sacrés asiatiques – Brahmapoutre, Indus, Mékong, Yangzi – prennent leur source.

L'armée de Mao lance la « libération pacifique »

Les garnisons chinoises y demeurent jusqu'en 1911 avant d'être chassées par un pouvoir redoutant de s'ouvrir aux influences étrangères. L'année suivante, le treizième dalaï-lama proclame l'indépendance du Tibet: «Nous sommes une petite nation religieuse et indépendante. Afin de protéger notre existence, nous devons défendre notre pays.» Cette autonomie n'est toutefois pas reconnue par son voisin: le 7 octobre 1950,

Mao contre-attaque en ordonnant la «libération pacifique» du Tibet – en d'autres termes, son annexion militaire. Des troupes de l'Armée populaire de libération franchissent le fleuve Yangzi et affrontent des soldats tibétains largement sous-équipés et inférieurs en nombre. Sollicité, l'ONU se réfugie derrière la politique de non-interventionnisme.

Le 23 mai 1951, un accord est signé en catastrophe par le gouvernement pour préserver le peu d'autonomie qu'il lui reste. Selon les termes du traité, le «Tibet reviendra à la grande famille de la Patrie, la République populaire de Chine» en échange du maintien d'une indépendance politique et religieuse de façade. Dans les faits, toutefois, l'impérialisme chinois ne souffre aucune contestation: les drapeaux rouges flottent sur Lhasa, où



ASHWINI BHATIA/AP/SIPA

Forger l'avenir Le quatorzième dalaï-lama (ci-dessus), récipiendaire du prix Nobel de la paix en 1989, entend nommer la future autorité du bouddhisme tibétain tandis que le régime communiste continue d'imposer sa mainmise sur la Région autonome du Tibet (conquis en 1951), malgré la résistance populaire (à dr., un soulèvement armé en mars 1959 à Lhassa).

20 000 soldats communistes viennent s'ajouter à la population locale. Fondée en 1965, la Région autonome du Tibet (en chinois *Xizang*) demeure sous la coupe de Pékin, qui engage de profondes réformes afin de moderniser le pays et d'éradiquer les vieilles institutions.

La Révolution culturelle balaye les édifices religieux, les temples et les bibliothèques bouddhistes, «nids de réactionnaires et de superstitions». La famine s'installe, produit de la collectivisation forcée. Des milliers de Tibétains, soumis à la propagande communiste, deviennent plus conciliants à l'égard de l'opresseur; raflés

puis cantonnés dans des centres de rééducation, les «contre-révolutionnaires» sont, quant à eux, contraints au suicide ou à l'exil, leurs insurrections matées dans le sang.

Pékin utilise pressions politiques et kidnapping

Ayant élu domicile dans les montagnes du nord de l'Inde, l'actuel dalaï-lama – Tenzin Gyatso dans le civil – a fui Lhassa le 10 mars 1959 tandis que la répression s'intensifiait. Suivi par 80 000 fidèles, il s'est installé à Dharamsala d'où il milite depuis lors pour libérer son pays de la tutelle chinoise. C'est dans ce contexte que la déclara-

tion de juillet dernier concernant sa réincarnation trouve tout son sens: son successeur, «forcément né dans le monde libre», martèle-t-il, devrait être choisi sans ingérence étrangère. «Personne d'autre n'a l'autorité requise pour se mêler de cette question», a insisté le prix Nobel de la paix 1989. Les cadres du parti unique l'entendront-ils de cette oreille?

Alors que la Région autonome du Tibet célèbre ses soixante ans d'existence en septembre 2025, il y a fort à parier que les autorités chinoises voudront participer à la sélection de son successeur: en 1995, elles n'avaient pas hésité à kidnapper un enfant tibétain de 6 ans, désigné comme le futur panchen-lama, pour le remplacer par un adolescent plus accommodant... Le jeune prisonnier politique n'a pas été revu depuis. 

NICOLAS MÉRA

“Le vieux religieux annonce que son remplaçant devra être choisi dans le “monde libre””

Un best-seller allemand inattendu

Roman vrai. Connu pour son analyse affûtée de l'ascension du III^e Reich, Sebastian Haffner (1907-1999) avait rédigé une fiction inédite qui caracole aujourd'hui en tête des ventes outre-Rhin et résonne étrangement avec notre époque...

Le dernier phénomène d'édition allemand n'est pas le fait d'un auteur à la mode, mais d'un écrivain mort depuis vingt-six ans, Sebastian Haffner, dont un manuscrit inédit, *Abschied* («Adieu» en français), vient d'être publié après un sommeil de quatre-vingt-treize ans dans un tiroir [sortie prévue en France en février 2026, ndlr]. Écrit entre octobre et novembre 1932, *Abschied* narre l'ultime journée parisienne de Raimund Pretzel après une visite de quinze jours à Teddy, son amoureuse. La jeune Autrichienne, qu'il aime follement depuis leur rencontre à Berlin en 1930, fait ses études à Paris, et n'a pas l'intention de revenir en Allemagne. Raimund, magistrat stagiaire, sait leur relation condamnée. En ce dimanche de février 1931, il profite de son dernier jour dans la capitale française avant de reprendre le train pour Berlin. Cette idylle finissante est bien sympathique, mais ce n'est pas non plus du Thomas Mann ! Dès lors, comment expliquer qu'elle caracole en tête des ventes depuis le début de l'été ?

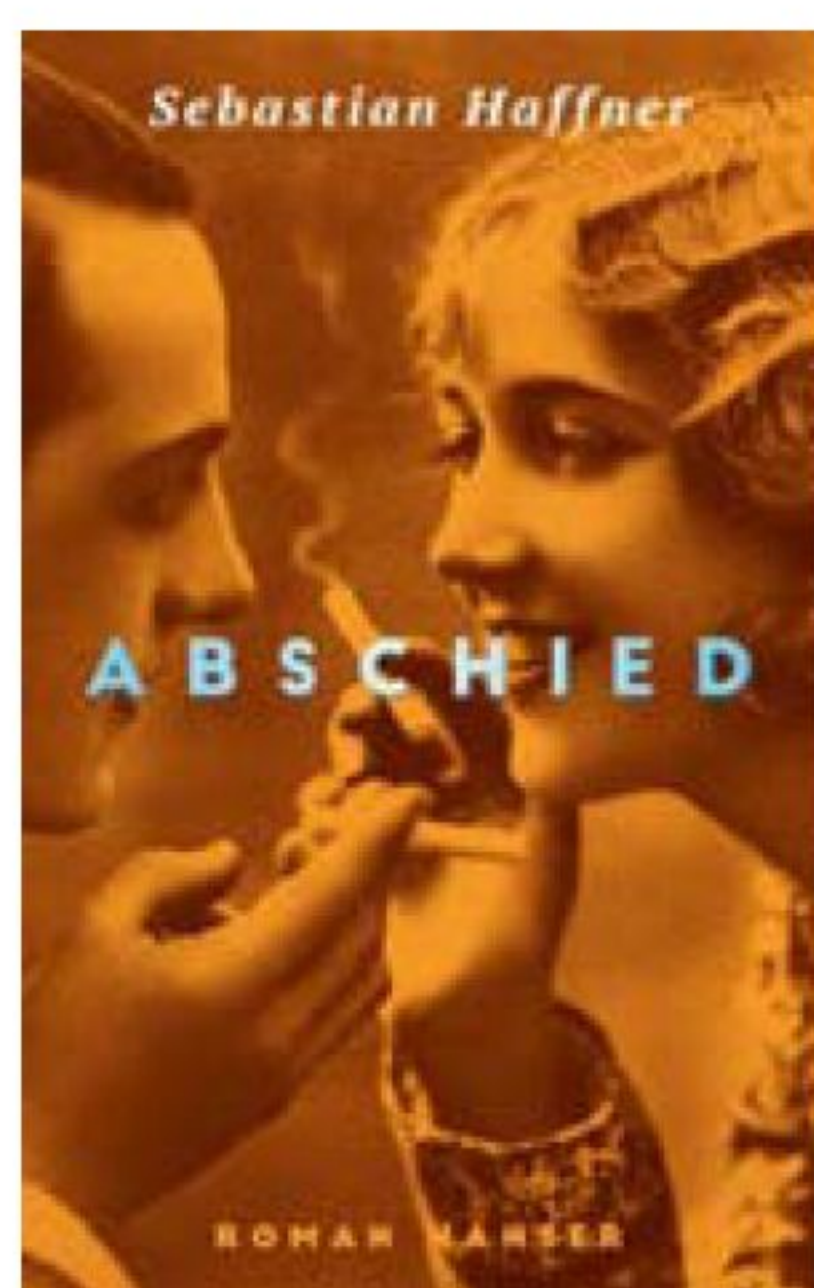
Visionnaire, hélas...

Pour comprendre les raisons d'un tel engouement, il faut se pencher sur la personnalité de l'auteur. Haffner s'appelle en réalité Raimund Pretzel. Comme son narrateur, il a réellement aimé Teddy, et le voyage parisien n'a rien de fictif. Il s'est essayé au genre romanesque avant de remiser *Abschied* et d'assister, horrifié, au basculement

de tout un peuple dans la dictature du III^e Reich. Parti en exil en Grande-Bretagne en 1938, il reprend la plume en 1939 pour disséquer la manière dont le bacille nazi a contaminé la société allemande. Ce sera *Germany: Jekyll and Hyde*, publié sous le pseudonyme de Sebastian Haffner – Sebastian, comme Johann Sebastian Bach ; Haffner, comme le titre de la symphonie K 385 de Mozart.

La même année, il entame son récit autobiographique, *Histoire d'un Allemand*, publié à titre posthume, en 2000. Immense succès à sa sortie, ce livre saisissant raconte de l'intérieur la genèse de la société nationale-socialiste. Né en 1907, Haffner est de cette génération qui a grandi dans une hystérie permanente, entre la guerre, la révolution, l'hyperinflation, l'instabilité chronique de la république de Weimar, et dont nombre de représentants sont prêts à se jeter dans une nouvelle aventure belliciste. Comme le personnage de Franz, qui courtise Teddy. Après une soirée de beuverie dans des cafés parisiens, Franz a atterri sans pantalon dans une fontaine glacée et vitupère contre ces satanés Français. «J'espère qu'il y aura bientôt une guerre», lance-t-il. Ses amis le prennent pour un excentrique...

Le lecteur de 2025, qui connaît la suite de l'histoire, tressaille, surtout s'il a lu *Histoire d'un Allemand*. Mais *Abschied* est aussi le portrait d'une autre jeunesse allemande, libérale, ouverte au



Abschied,
de Sebastian
Haffner (Hanser,
193 p., 24 €)



ULLSTEIN BILD/AGF-IMAGES

Visionnaire Le journaliste berlinois s'inspire de sa propre expérience sentimentale pour rédiger *Abschied*.

cosmopolitisme et pour laquelle l'exil ou la soumission seront la seule alternative. Le fils de Haffner a longtemps hésité à publier cette autofiction de jeunesse. Elle lui paraissait initialement trop triviale au regard des autres livres de son père. Or, si *Abschied* rencontre un tel écho, c'est qu'il est le pendant romanesque du grand œuvre de Haffner. Tout aussi autobiographique, mais largement antérieur, il a la fraîcheur des débuts littéraires tout en annonçant certaines analyses postérieures. Avec sa légèreté au bord de l'abîme, il illustre ce qu'était le Haffner d'avant 1933. On ne peut le lire sans avoir en tête les événements d'après, ce qui exacerbe le sentiment d'urgence d'un roman déjà construit comme un compte à rebours.

Le lecteur d'aujourd'hui, déstabilisé par la fracturation croissante de la société, de l'économie et de la géopolitique, y perçoit comme une injonction à profiter de l'instant, ce qui explique sans doute son succès. Et puis il y a cette ode à un Paris de carte postale, personnage à part entière de l'histoire, avec ses monuments iconiques... et ses restaurants chinois. Ancré dans un décor intemporel, cet «Adieu» presque centenaire nous semble étonnamment proche. **ISABELLE MITY**

Une enquête caméra au poing sur la Saint-Barthélemy

Immersion. Dans ce documentaire de France 2, on découvre comment un complot politique royal soigneusement calibré déboucha sur un massacre hors de contrôle...

Le réalisateur Hugues Nancy s'est illustré, en 2021, avec *Révolution!*, docufiction dans lequel il racontait la fin de l'Ancien Régime selon un dispositif audacieux consistant à inviter une caméra documentaire dans le passé. Il confie, cette fois, l'appareil à un rescapé de la Saint-Barthélemy qui, dix ans après le massacre, enquête pour tenter de comprendre. En 1582, le jeune homme interroge donc le mémorialiste Pierre de l'Etoile ou le pasteur Simon Goulart... Il questionne aussi les survivants, les responsables politiques, croise et confronte les versions, éprouve leur véracité. Si le procédé surprend de prime abord, son efficacité narrative balaye vite toute réserve. Le récit s'appuie sur l'ouvrage de l'historien Jérémie Foa, *Tous ceux qui tombent* (2021), dans lequel il prenait le parti de se concentrer sur les victimes et les bourreaux anonymes.

Un plan criminel qui dérape

Le film propose un nouveau regard, qui va à l'encontre d'une préméditation supposée du massacre par Catherine de Médicis, Charles IX ou les Guise. Voici sa thèse: après l'attentat qui blesse l'amiral de Coligny, chef militaire des protestants, le 22 août 1572, et alors que les leaders huguenots menacent de reprendre les hostilités, la reine mère, son fils et ses conseillers décident d'éliminer une vingtaine d'entre eux pour éviter l'échec du plan de paix. Mais la situation échappe à leur contrôle. «Ils endossent une responsabilité directe



Sur le vif En recueillant les témoignages des décideurs et des survivants de la tragédie parisienne – récits tirés des travaux de l'historien Jérémie Foa –, le réalisateur Hugues Nancy propose une nouvelle interprétation de l'événement.

dans le fait d'avoir décidé l'exécution des chefs protestants, mais ce sont des groupes de catholiques fanatiques qui sont, sans doute, responsables de la plupart des assassinats de la Saint-Barthélemy», avance Hugues Nancy.

Tuer au nom de Dieu se focalise sur une poignée de membres de la Compagnie des porteurs de la châsse de sainte Geneviève: ces catholiques fanatiques ont mémorisé les noms, visages, adresses de leurs futures victimes et ne font que saisir l'opportunité d'un passage à l'acte. «Nous voulions démontrer que tuer autant de personnes en si peu de temps, 3000 au moins en quelques jours à Paris, implique de les connaître et, surtout, d'avoir des listes. Caractéristique que l'on retrouve pour la Shoah

ou le génocide rwandais.» Le réalisateur entendait aussi insister sur la résonance de la Saint-Barthélemy. «Quand, année après année, on stigmatise une population dans le discours public parce qu'elle a une religion, une couleur de peau, une sexualité différente, il y a un moment où la mécanique du massacre s'enclenche. Et, dès lors, des individus sont prêts à assassiner parce qu'ils ont été préparés par la haine et la déshumanisation de l'autre.» La tragédie, rappelle-t-il, ne fut pas circonscrite à Paris. «À mesure qu'elle se diffuse, la nouvelle suscite l'envie, chez d'autres propagateurs de haine, de tuer les protestants de leur ville.» D'août à octobre 1572, au moins 10 000 auraient péri dans tout le royaume. **E**

STÉPHANIE GATIGNOL

Tuer au nom de Dieu. Enquête sur le massacre de la Saint-Barthélemy d'Hugues Nancy (2 x 52 min).

Diffusion le 26 août sur France 2 à 21h20